Document generated on 07/19/2025 6:10 a.m.

Moebius
écritures / littérature

mœbius

L'oeil

Alex Thibodeau

Number 163, Fall 2019

Les corps qui dansent sont toujours les corps de ma nuit

URI: https://id.erudit.org/iderudit/92860ac

See table of contents

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Thibodeau, A. (2019). L'oeil. *Moebius*, (163), 69–79.

Tous droits réservés © Moebius, 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

l'œil

Alex Thibodeau

Elle naît en silence. On doit lui taper le dos pour qu'elle respire, qu'elle pleure enfin dans les bras de sa mère. Les yeux fermés, le corps violacé et gluant, elle n'est encore qu'un bébé comme les autres. Une enfant qui peut tout devenir. Ses doigts minuscules s'agrippent aux boucles de sa mère, puis à ses mamelons. Elle a soif.

* * *

Bien vite, elle ouvre les yeux. Deux iris orange, vert, bleu. L'œil gauche absorbe la lumière et apprend à reconnaître le contour des choses. Il la guide vers le doudou tombé par terre, le biberon près de ses lèvres. L'œil droit fixe le plafond.

* * *

En attendant son opération, qui la forcera à utiliser ses deux yeux, on panse son œil gauche pour redonner vie à son œil droit. Elle réapprend les formes, redécouvre le monde, ne voit plus rien de la même manière. Son cerveau travaille à l'envers. Son œil de pirate dort sous le pansement qu'elle tente d'arracher de ses mains potelées.

* * *

Elle rampe à tâtons sur le tapis du salon, ses lunettes tombant sur le bout de son nez, ses genoux rougis par la friction. Son père l'attend les bras ouverts, l'encourage à avancer. Elle plante ses mains au sol, réussit à se lever, marche en titubant vers lui. Elle veut s'agripper à sa chemise, mais ses doigts fendent le vide. Elle utilise ses deux yeux, maintenant, mais jamais en même temps. Sa vie est un dessin animé : elle ne voit pas en trois dimensions.

* * *

Elle a à peine un an lorsqu'elle commence ses premiers cours de natation. Son petit corps flotte comme un ballon entre les doigts de son père. Dans l'eau, elle se sent chez elle. Ses yeux avalent la lumière des néons de la piscine municipale. Ils photographient la scène de deux angles différents. Elle n'en garde qu'une seule image, la meilleure. Ses pupilles entrent dans une compétition infinie.

* * *

Assise sur les genoux de son père, elle tourne les immenses pages de son livre préféré, peuplées de plantes tropicales et d'animaux colorés. Il lit à voix haute les mots qu'elle pointe, et elle décode, enregistre tout : la prononciation, la graphie, le sens. Elle sait écrire le mot *hippopotame* avant même son entrée à l'école.

* * *

Au primaire, lorsqu'elle ne lit pas, elle passe tout son temps libre dehors, derrière chez elle, où se dresse une colline boisée. La forêt s'étend jusqu'au bout du monde ; elle n'en a jamais vu la fin. L'hiver, son père l'aide à enfiler ses combines, son pantalon de neige, son manteau, son cache-cou, ses grosses mitaines. Elle part avec son trois-skis et monte jusqu'au sommet. Son voisin l'attend en haut. Ils glissent dans les sentiers et les sous-bois, traversent le ruisseau gelé sur le pont en planches. Ils font la course jusqu'au bas de la pente. Les flocons de neige se prennent dans ses lunettes. Elle ne voit plus rien. Son trois-skis entre en collision avec celui de son voisin. Ils tombent en riant.

* * *

Un grand miroir surplombe la commode de sa mère, remplie de vêtements et de bijoux. Elle y a souvent fouiné, y a trouvé des chemisiers sentant l'humidité, des brassières beiges et des colliers de perles. Devant le miroir, elle observe ses yeux à travers ses lunettes, les frontières floues entre l'orange, le vert et le bleu. Quand elle les enlève, elle s'amuse à ne regarder qu'avec son œil gauche, laissant l'autre vagabonder, monter et descendre comme un flocon dans une boule à neige. Puis elle change d'œil et recommence son jeu. Elle ne comprend pas encore pourquoi sa mère se plante devant le miroir tous les matins pour appliquer du mascara sur ses cils déjà noirs.

* * *

Elle aime rendre visite à son voisin, écouter des films et jouer avec lui au Nintendo. Ils essaient de passer *Teenage Mutant Ninja Turtles III : The Manhattan Project*. Elle prend le contrôle de la manette, et son voisin, comme un coach sportif, l'encourage et lui explique sur quels boutons appuyer. Elle s'améliore, mais elle meurt toujours au troisième niveau.

* * *

Elle se pince le nez, plonge la tête sous l'eau brûlante. Ses cheveux dansent dans la mer qu'elle imagine bleue et infinie. Son corps imberbe ondule. Elle est à la fois dauphin et sirène. L'illusion est parfaite : sa nageoire ne touche pas le bord du bain. Elle retient son souffle le plus longtemps possible, retarde le moment où elle devra redevenir humaine, celui où sa tête émergera dans l'air froid de la salle de bain. Celui où elle devra croiser, dans le miroir, son regard absent, son œil indomptable, fixé vers le ciel. Une sirène aux yeux d'oiseau.

* * *

Ses pieds atterrissent sur le tapis de bain. La buée masque son reflet. Elle passe un coup de serviette sur le miroir, puis éponge tous les recoins de sa peau, découvrant des plis et des trous auxquels elle n'avait jamais prêté attention. Elle rejoint sa mère, dans la chambre, en train de dessiner le contour de ses lèvres. Elle écarte les jambes, en lève une bien haut et l'appuie sur la commode. Elle pointe son entrejambe et demande :

— Maman, c'est quoi ça ?

* * *

Leur grilled cheese terminé, son voisin et elle essuient leurs doigts graisseux sur leur t-shirt. Encore une partie de *Teenage Mutant Ninja Turtles III* ? Non, elle a mal aux yeux et à la tête à force de fixer l'écran de la télé. Ils décident d'aller marcher dans le bois derrière chez elle, de se rendre jusqu'au bout du monde. Ils montent la colline, tassent les branches des sapins du revers de la main, font craquer les feuilles séchées. Quand le soir tombe, ils n'ont toujours pas atteint la fin de la forêt. Ils redescendent en courant la colline, aveugles et téméraires. Sa mère crie lorsqu'elle les voit apparaître dans la cour arrière : elle avait signalé leur disparition à la police.

* * *

Pendant l'été de ses huit ans, ses parents l'emmènent presque tous les jours à la piscine publique, une petite piscine extérieure dans laquelle elle nage comme un dauphin, la tête toujours sous l'eau, épiant les corps et les maillots des autres nageurs. Quand le ciel vire au noir, que les nuages gris charbon, immenses mousses de sécheuse, cachent le soleil de l'après-midi, et que les éclairs menacent de tomber dans la piscine, elle est la dernière à sortir de l'eau.

* * *

Dans le sous-sol chez son voisin, elle tournoie sur elle-même, une peluche de serpent autour du cou. Elle veut devenir la fille dans le film des Tortues Ninja, manger de la pizza et rapper comme Vanilla Ice. Son voisin lui raconte que deux élèves de sa classe ont commencé à sortir

ensemble. Elle lui demande ce que ça veut dire, « sortir ensemble ».

— C'est quand un gars et une fille font des trucs…

Des trucs comme jouer à des jeux vidéo et se perdre dans la forêt ?

— Et nous, est-ce qu'on sort ensemble ?

Long silence. Chaque seconde amplifie le malaise. Elle se crispe, se sent tellement stupide. Une goutte de sueur perle sur sa tempe. Elle savait que son voisin était deux ans plus vieux qu'elle. Mais c'est à ce moment seulement qu'ils le comprennent tous les deux.

* * *

Elle tourne les pages du catalogue, arrête son doigt sur la coupe la plus courte.

— Une belle petite coupe féminine, dit la coiffeuse, avec ou sans ironie, cela restera à jamais un mystère.

Elle s'assoit sur le grand siège en cuir. Son corps maigre est immédiatement enveloppé dans une cape de sorcière. Le siège monte, la forçant à fixer son reflet, droit devant elle. Comme elle a enlevé ses lunettes, elle peut jouer à faire bouger ses iris comme elle le veut. Les mèches foncées tombent sur ses épaules, sur son ventre, par terre. Son visage change à chaque coup de ciseaux.

* * *

Ses parents époussettent les armoires, passent l'aspirateur, lavent les planchers avec des produits chimiques au parfum citronné, colorent les murs de la maison. Pour faciliter leur départ, le hall devient bleu nuit, et la cuisine,

fuchsia. Une fois la maison vendue, ses parents empilent des boîtes de films, de jouets et de vêtements au sous-sol. Elle aussi participe au déménagement, range ses cassettes de jeux vidéo et ses livres *Chair de poule* dans son sac à dos. En refermant le zipper, elle se représente une dernière fois le visage de son voisin. Trop gênée pour le revoir, elle fera tout pour l'oublier dès qu'elle franchira la porte de sa prochaine maison, à peine trente kilomètres plus loin.

* * *

Première journée au camp de jour dans son nouveau quartier. Des dizaines d'enfants grouillent dans le gymnase en cherchant leur groupe. Elle s'assoit en Indien sous la pancarte *Danse 10-13 ans*. Elle a à peine le temps de prononcer son nom qu'elle se fait demander si elle est un gars ou une fille. Elle prend deux secondes pour y réfléchir. Elle est une fille.

— Ah OK, parce que je connais des gars aussi qui s'appellent Alex.

* * *

Elle laisse pousser ses cheveux. Sur sa photo de secondaire 1, ils lui arrivent aux épaules. Le chlore de la piscine a décoloré ses mèches rouges, qui ont viré au blond. Elle porte un baseball shirt bleu. Une bretelle spaghetti dépasse sur son épaule droite. C'est la première fois qu'elle porte une brassière pour une séance photo.

* * *

Ça coule le long de ses jambes. Sa culotte est mouillée, elle le sent à chacun de ses mouvements. 5-6-7-8, elle suit la chorégraphie sans y prêter attention. Elle a juste hâte d'aller aux toilettes voir ce qui se passe. Est-ce vraiment ce qu'elle pense ? Cette preuve de féminité dont sa mère lui a tant parlé ? À la fin du cours de danse, elle fonce à la salle de bain. Le sang qui imbibe ses shorts lui confirme ce qu'elle savait déjà. Elle place un motton de papier de toilette entre ses cuisses et sort de la cabine comme si de rien n'était.

* * *

La puberté est un cauchemar dont elle ne se réveillera pas. D'épais poils noirs poussent partout : sur ses bras, ses jambes, ses aisselles, sa lèvre supérieure. Elle a des jambes d'homme, une vraie moustache, un monosourcil. Une fois par mois, sa mère l'emmène chez l'esthéticienne, qui étend une cire brûlante sur ses tibias, arrache les poils avec des bandelettes, perce d'une aiguille la peau de ses aisselles et de son visage pour brûler cette testostérone qui pointe à travers son épiderme. Quarante-cinq minutes d'électrolyse sous les aisselles. Trente minutes entre les sourcils. On épilera le reste dans une couple d'années. Elle ne bronche ni devant la douleur ni devant le jugement de sa mère. Elle se referme, se recroqueville pour disparaître. Elle sort de chez l'esthéticienne avec une honte au parfum d'aloès.

* * *

La première cloche a sonné quand elle se rend compte qu'elle a oublié son linge de sport. Elle se promène entre les rangées de cases, demande à toutes ses amies si elles n'auraient pas un kit de spare. C'est finalement un de ses amis gars qui lui prête un t-shirt et des shorts Big Bill.

— Mais je reviens d'une période d'éduc, t'es sûre que tu veux porter ça ?

Oui, elle est sûre. Elle aime le parfum de sueur et de déodorant qui imprègne le t-shirt de son ami. Elle aime le regard des autres quand elle court avec ses vêtements à lui.

* * *

Les feuilles des érables filtrent les rayons du soleil. Des taches de lumière éclairent les phrases de Maupassant. Son corps bercé par le hamac s'alourdit. C'est l'été des Indiens : la chaleur l'endort. Elle bâille en sortant un crayon de plomb de son sac. Elle annote des passages du livre pour son cours de français et dessine les personnages dans les marges. Elle passe son secondaire à se projeter dans les histoires des autres.

* * *

Pendant les cours de natation, elle ne pense qu'à son œil croche et à ses jambes velues. À son œil, parce qu'en dehors de la piscine, elle réussit presque à l'oublier, ses lunettes corrigeant tout. À sa pilosité, parce qu'elle ne peut s'empêcher de scruter le corps des autres, de chercher la corde du tampon qui pourrait pendre des maillots, les

mamelons qui pourraient pointer au travers du tissu. Elle se console quand elle découvre des filles comme elle. Elle les reconnaît à la démarcation de la cire qui s'est arrêtée à la mi-cuisse, aux poils noirs qui poussent au-dessus de cette ligne imaginaire.

* * *

Ses parents ne se sont jamais préoccupés de son œil. Ils ne le remarquent plus. Au cégep, c'est elle qui demande à être opérée. Elle se rend avec sa mère à l'hôpital, attend avec elle des heures avant de voir l'ophtalmologue : un vrai mannequin, grand, les cheveux bruns séparés au milieu. Elle veut tuer sa mère quand elle lui demande :

— C'est payé par l'État, ça ? C'est pas considéré comme de la chirurgie plastique ?

Elle veut épouser l'ophtalmologue qui répond :

— Oui, c'est couvert. Et non, Madame, les humains normalement constitués ne font pas de strabisme.

* * *

L'ophtalmologue secoue un bout de papier devant sa rétine. Il frôle son œil pour voir s'il sera possible, une fois l'opération effectuée, d'y jouer avec un scalpel pour lui donner un angle parfait. Une ultime retouche, sans anesthésie générale. La paupière cligne. Il dit à la mère :

— Je ne crois pas qu'elle soit une bonne candidate.

— Essayez encore, elle est capable de ne pas bouger.

Le papier revient chatouiller son œil, qui reste grand ouvert. Cette fois, c'est sa mère qui a raison : elle peut tout

endurer.

* * *

Des années plus tard, en flânant à la librairie, elle tombe sur *Ouvrir son cœur* d'Alexie Morin. Elle en feuillette les pages, lit la quatrième de couverture : « Le sujet de ce livre, c'est la honte. Ce livre raconte ma vie, des morceaux de ma vie. Il raconte la solitude d'une enfant, l'école peuplée de camarades qui savaient, eux, comment être des enfants, comment être un groupe, alors que je ne savais pas. Il raconte l'histoire de mon œil. »

Elle replace le livre sur la tablette avec l'étrange sentiment que son cœur à elle aussi s'est ouvert. Comme si sa honte, son histoire, sa vie étaient à nu, partagés.